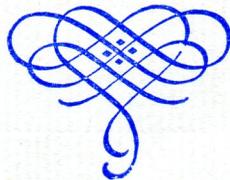


ivan franko

poésies choisies

traduites de l'ukrainien par

A. Swirko

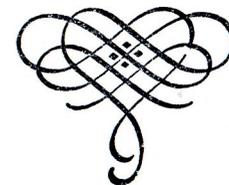


ivan franko

poésies choisies

traduites de l'ukrainien par

A. Swirko



Regarde la fontaine qui sourd, de la steppe,
Au pied d'un tertre, tel un jet de larmes ;
Sa surface reflète le visage de la lune
Et le rayon du soleil joue dans l'onde limpide.

Les veines d'eau jaillissent du sein de la terre.
Le mouvement du jet vivant ne cesse jamais,
L'eau fraîche réconforte des milliers de plantes
Printanières qui ont poussé à ses abords.

Cette fontaine aux jets merveilleux,
C'est l'esprit de mon peuple qui, malgré sa tristesse,
Chante volontiers ses paroles pour le cœur.

Puisque l'origine de ces jets nous est cachée,
Ces paroles sont sorties des sources inconnues
Afin d'enflammer le cœur avec une ardeur pure.

Un aigle robuste restait perché sur la cime enneigée
 Et promenait ses regards de long en large.
 Soudain, il sursauta et battit des ailes
 Sur la neige, puis prit sa volée vers l'azur.

Mais il détacha, avec son aile, une boule de neige,
 Celle-ci se mit aussitôt à dégringoler
 Sur la pente rocheuse ; un moment s'écoula
 Et, en bas, une avalanche rugit plus fort qu'un tonnerre.

Ainsi Kotliarevsky, en un temps heureux,
 Commença à chanter en langue ukrainienne,
 Et ce chant eut, plus d'une fois, l'air d'une farce.

Mais il y eut, en ce chant, un gage riche en forces
 Et le foyer, allumé par lui, ne s'éteignit point,
 Il continua à brûler afin de nous réchauffer tous.

1873

Un triste chant sur les lèvres, les mancherons en mains,
 C'est ainsi que je le vois ;
 La disette, les pénibles travaux et l'effort
 Lui ont labouré le front.
 Par son âme, il est un enfant bien qu'il baisse la tête
 Comme un vieillard impotent,
 Car, depuis son berceau, il a vécu toute sa vie
 Dans l'adversité et le labeur.
 Là où sa charrue aura passé et son fer aura creusé
 La couche du sol fertile,
 Le seigle ondulant couvrira bientôt le champ,
 La terre donnera ses fruits.
 Mais pourquoi est-il vêtu d'une chemise grossière,
 Pourquoi porte-t-il, comme un mendiant,
 Un manteau qui a été transformé d'un surtout déchiré ?
 Car il est un journalier, serviteur.
 Il est né serviteur bien qu'il ait été proclamé libre
 Par ses seigneurs ;
 Dans une misère sans issue, dans le mépris et la peine,
 Il se soumet lui-même au joug.
 Pour vivre, pour un morceau de pain, il vend sa vie,
 Sa propre liberté et sa force,
 Mais ce pain ne suffit ni pour le nourrir, ni pour redresser
 Sa taille penchée, ni pour lui donner des forces.
 Il se chagrine à la muette et laboure, avec un triste chant,
 Le champ qui n'est pas à lui.
 Ce chant, comme un frère, refoule le chagrin du cœur
 Et empêche la tristesse de le vaincre.
 Ce chant, c'est la rosée qui reconforte, durant la chaleur,
 La fleur, à moitié fanée.
 Ce chant, c'est un terrible tonnerre qui roule sourdement,
 Qui tonne encore au loin.
 Mais, en attendant que survienne l'orage, il se courbe,
 Passe ses jours dans la tristesse
 Et, autant que des fils aiment leur mère,
 Lui aime la terre sacrée.

Peu lui en chaut qu'il sue sang et eau
Pour l'intérêt d'autrui ;
Peu lui en chaut que son dur labeur permette
Le règne des seigneurs.
Pourvu que seulement la terre, que sa main a maniée,
Donne derechef ses fruits ;
Pourvu qu'au moins, grâce à son labeur, la bénédiction
Tombe du ciel sur les autres.

*
**

Ce journalier, c'est notre peuple qui ruisselle de sueur
Sur le champ d'autrui.
Il est toujours jeune par son cœur, haut par ses idées,
Bien qu'il soit piétiné par le destin.
Il a attendu, depuis de longs siècles, un meilleur sort,
Et il l'attend toujours en vain ;
Il a survécu aux temps pénibles des Tartares
Et au joug rigoureux du servage.
Bien qu'il soit accablé par l'adversité, un grand espoir
Subsiste dans son cœur,
Car on a vu souvent une source fraîche jaillir
Sous le roc pesant de granit.
Il ne voit son avenir que dans un conte d'or, en songe,
Tel un revenant merveilleux.
Et il tire, maussade et austère, son fardeau avec lui.
Il le traîne jour après jour.
Pendant l'oppression séculaire, il n'était sauvé
Que par l'amour des champs natal ;
Plus d'une fois, quantité innombrable de ses fils ont péri,
Mais lui, il a survécu à tout.
Avec cet amour, il est comme ce géant antique, (*)
Fils de la Terre, l'invincible,
Qui, bien que renversé, se relevait pour le combat,
A nouveau fort et célèbre.

Peu lui importe pour qui il labore, en chantant,
le champ vaste, fertile ;
Peu lui importe que, lui-même, souffre de la misère,
Que son maître s'en réjouisse.

*
**

Laboure, laboure et chante, toi, géant enchaîné
Dans la misère et les ténèbres du joug !
Les ténèbres et l'oppression passeront, tes fers tomberont
Et nous briserons tous les jougs !
Opprimé dans la misère par les ennemis, ce n'est pas en vain
Que tu chantais la force de l'esprit !
Ce n'est pas en vain que tu magnifiais sa victoire
Dans des contes merveilleux.
Il vaincra, rompra l'encroûtement de la nuisible routine,
Et toi, tu laboureras, à nouveau,
Ton champ libre comme simple propriétaire de ton labeur
Et le maître de ton pays natal.

1876

(*) Ivan Franko fait ici allusion au géant Antée qui était invulnérable tant qu'il restait en contact avec sa mère, la Terre. (Note du Traducteur.)

Oh ! quand je me lève de grand matin,
Je jette un coup d'œil sur le ciel serein,
Sur ce ciel qui est comme un cristal bleu,
En ce temps-là mon cœur souffre le martyr.

Invariablement, le ciel sourit
En regardant les murs de la prison,
Mais ces murs sont jaunis par des larmes
Dont ils sont imprégnés de part en part.

Holà ! ciel serein ; pourquoi, souriant
Et joyeux, regardes-tu ces murs ?
Pourquoi envoies-tu, dans cette cage maudite,
Une salutation aussi agréable ?

Ici, il y a des larmes, mais tu annonces la joie !
Tu apportes les parfums de la liberté,
Cependant qu'ici, c'est une lugubre prison,
Un tombeau, étrié et muet.

Enterré vivant dans ce tombeau,
Je regarde le monde joyeux,
Libre, tout inondé de lumière,
Et le sang bouillonne dans mes veines.

Pourquoi m'a-t-on mis des entraves ?
Pourquoi m'a-t-on pris ma liberté sacrée ?
Qui ai-je offensé ? De quoi suis-je coupable ?
N'est-ce pas pour cela que j'aimais le peuple ?

J'ai désiré la liberté pour les enchaînés,
Un meilleur sort pour les déshérités
Et le droit d'égalité pour tous :
Voilà où est tout mon unique péché.

1877

CASSEURS DE PIERRES

J'eus un drôle de rêve. Comme si devant mes yeux
Se trouvait une plaine sans fin, déserte et sauvage,
Tandis que moi, attaché avec une chaîne de fer,
Me tenais debout, sous un très haut roc de granit,
Avec des milliers d'autres qui étaient comme moi.

Le front de chacun était labouré par la vie et la pitié,
L'ardeur de l'amour brûlait dans l'œil de chacun,
Les chaînes serraient nos mains tels des serpents,
Les épaules de chacun fléchissaient vers le sol,
Car un fardeau terrible nous accablait tous.

Chacun serrait un lourd marteau en main
Et, du haut, une forte voix éclata tel un tonnerre :
« Cassez ce roc ! Que ni la chaleur, ni le froid
Ne vous arrêtent ! Peinez à cause du travail, de la soif,
Et de la faim, car votre tâche est de casser ce roc. »

Et nous, tous, comme un seul homme, levâmes les bras
Et mille marteaux retentirent sur la pierre ;
Les morceaux et les éclats s'envolèrent
De mille côtés : à tout moment, nous frappâmes,
Avec une force désespérée, le front du rocher.

Tel le bruit d'une chute d'eau ou celui d'un combat sanglant
De même nos marteaux retentirent incessamment
Et, pouce après pouce, nous conquîmes de la place ;
Bien que plus d'un fût blessé par des cailloux,
Nous avançons et rien ne pouvait nous arrêter.

Et chacun de nous savait que, pour cet effort sanglant,
Il n'aurait ni la gloire, ni un souvenir parmi les gens,
Que les hommes ne marcheraient sur cette voie
Qu'après que nous l'aurions creusée et aplanie partout,
Après que nos os auraient pourri là-dessous.

Mais nous ne désirions nullement la gloire humaine,
Car nous ne sommes ni des héros, ni des vaillants.
Nous sommes esclaves bien que nous ayont pris, de bon gré,
Les entraves pour devenir les esclaves de la liberté :
Sur la voie du progrès, nous sommes casseurs de pierres.

Et nous, tous, croyions qu'avec nos bras
Nous casserions le roc et fracasserions le granit,
Qu'avec notre sang et nos ossements,
Nous bâtirions une voie dure et qu'une nouvelle vie
Et un nouveau bonheur viendraient au monde grâce à nous.

Et nous savions qu'au loin, quelque part en ce monde,
Quittés par nous pour le labeur, la sueur et les entraves,
Nos mères, nos épouses et nos enfants verseraient des pleurs ;
Que nos amis et nos adversaires, irrités et fâchés,
Nous maudiraient et nos intentions et notre œuvre.

Nous le sûmes et, plus d'une fois, notre âme en souffrit,
Notre cœur se déchira, la peine étreignit notre poitrine ;
Mais si les pleurs, ni le chagrin, ni la douleur poignante,
Ni la malédiction ne nous arrachèrent à la tâche.
Et personne ne relâcha, des mains, son marteau.

Ainsi nous marchons, tous, portant des marteaux en main,
Enchaînés à un seul groupe par notre idée sacrée.
Malgré que nous soyons maudits ou ignorés par le monde,
Nous cassons le roc, aplanissons la voie pour la justice
Et le bonheur de tous ne passera que par nos ossements.

1878

Une année de plus s'est écoulée et l'œuvre,
chère à nous tous, a progressé d'un pas.
Bien que l'oppression des maîtres d'hommes ait accru,
nous allons faire, avec courage, le pas suivant
car, comme le mont n'empêchera pas le vent de souffler,
les ténèbres ne sauront arrêter la lumière de luire,
ainsi ni l'oppression, ni la violence, ni la licence
ne chasseront du camp les militants de la liberté.

Une année de plus s'est écoulée ! A l'entrée de l'an nouveau,
regardons, derrière nous, ce que nous avons subi ;
rappelons-nous, frères, chaque pas boiteux,
toutes les épreuves difficilement supportées
et chaque coup rapide comme l'éclair du malheur,
et si, grâce aux malheurs éprouvés, nous avons acquis
une leçon vivante pour la vie à venir,
nous y trouverons la garantie des futures réussites.

Comptons, aussi, chaque rayon de la nouvelle lumière
qui a illuminé notre raison en cette année-là
Et chacun de ces moments qui a été réchauffé
par l'amour sincère pour les humains
et chaque mot du précepte fraternel,
et l'œuvre vertueuse, et le regard clair des yeux :
voilà le trésor vivant ! Heureux qui a réussi,
pendant sa vie, à acquérir beaucoup de ce trésor !

Comptons, aussi, frères, ces militants de la liberté
qui ont péri cette année-là au cours du juste combat,
honorons leur mémoire par une sainte larme
et, sur la terre arrosée de leur sang,

sur leurs traces, d'après leur étoile conductrice,
allons par le chemin qu'ils ont suivi :
même si l'an nouveau nous réserve un sort semblable,
allons, avec courage, à la lutte pour la liberté !

1880

AUX CAMARADES

Les altiers chevaliers des ordres surannés
Vous chasseront aussi de leurs assemblées,
Ils maudiront votre nom, ainsi que vos œuvres
Et crieront : « Trahison ! Illusions pernicieuses ! »
Ils combleront d'avanies votre bonne réputation ;
Par le mensonge, ils vous rangeront parmi les scélérats ;
Vous torturant, ils vous donneront du poison à boire,
Ils empoisonnent vos vertueux espoirs avec du fiel ;

Ils vous traîneront au tribunal et rempliront, avec vous,
Toutes les prisons ; en aide contre vous, ils appelleront
Les hommes et le bon Dieu. Par l'acte et par la parole,
Ils n'omettront pas de blesser, à tout moment,
Comme avec des épines, votre tendre cœur.
Tu penseras : « C'est ça, la vie ! » et, plus d'une fois,
Tu sentiras ta poitrine se serrer terriblement.
Est-ce ainsi que les hommes vivent avec leurs frères ?

On ne devrait pas vivre ainsi ! Pour qu'on vive autrement,
Pour que le plus humble soit reconnu comme frère,
C'est justement pour cela que nous avons engagé la lutte,
Nous dressant, à l'appel de la vérité, contre le mensonge...
Luttez ! Souffrez ! A travers la terre entière,
Aplanissez la voie pour la justice ! Là où vous avez trouvé
Des ronces, des épines, que le seigle y fleurisse
Tel un bosquet, après votre passage !

1880

Ce n'est pas ma faute que je chante tristement,
Mes frères !
Si je juxtapose maladroitement une parole à l'autre,
Pardonnez-moi !

Elles ne sont ni nées de la joie, ni créées par le plaisir,
Ni des jeux vains,
Mais, au moment de l'adversité et de pénibles réflexions,
La bouche seule

Les chuchote ; un travailleur maudit et sans sommeil
Les compose : l'affliction ;
La nécessité, la mienne et celle du peuple, est la mère
De ces tristes élégies.

Le 9 mai 1880

Vous avez versé des larmes hypocrites
A cause de mon adversité ; pris de pitié pour moi,
Vous avez agité pitoyablement les mains,
Mais vous ne saviez et ne vouliez pas m'aider.

« Pitié pour ce pauvre ! Pour rien, il s'est fourvoyé
Et il est perdu ! Nous le savions d'avance !
Il était bête, il s'est pris à une vaine action
Et voilà où ses fantaisies l'ont poussé ! »

Mais d'autres, encore plus miséricordieux,
En haussant brusquement les épaules, disaient :
« Voilà à quoi conduit une mauvaise société
Et la foi aveugle en des rêves-idéals ! »

Tous, ils s'apitoyaient sur moi et, ensuite,
Certains sont allés se restaurer, ou jouer aux cartes,
Ou bien juger les incarcérés en prison,
Et ils m'ont laissé, moribond, sous la haie.

Le 31 mai 1880

Je vais vivre, parce que je veux vivre !
Ne ménageant ni mes peines, ni ma sueur,
Je trouverai, moi aussi, mon travail tranquille
A l'œuvre qui se prend à diriger notre siècle.

Je ne songe pas à être ami avec les aigles,
Mais je vais m'opposer à la fange pourrie ;
Afin de frayer, à travers elle, le chemin aux autres,
Je sacrifierai mon travail et donnerai ma volonté.

Mais si, quelquefois, ma force m'abandonnait
Et la douleur poignante me serrait le cœur,
La méchanceté humaine me figait le sang dans les veines,

Alors, ma barquette volante me transportera,
Mon amour m'emportera sur ses ailes
Jusqu'à ce que la vague grondante se brise.

1880

O terre, toi, ma mère toujours fertile,
Pour soutenir la lutte avec plus de vigueur,
Une goutte de la force qui vit dans ta profondeur,
Donne-la moi, également !

Donne de cette ardeur qui dilate la poitrine
Et purifie les sentiments, rafraîchit le sang,
Qui éveille, pour la gent humaine, un amour
Illimité et candide !

Donne aussi du feu pour remplir la parole,
Donne un pouvoir de tonnerre pour secouer les âmes,
Afin de servir la vérité et brûler le mensonge,
Donne une passion éternelle !

Aux bras, donne la force pour briser les entraves,
Aux pensées, la lucidité pour frapper l'injustice au cœur ;
Permits de travailler, travailler, travailler
Et expirer en travaillant !

1880

Partout, la vérité est mutilée,
Partout, le mensonge règne,
Pourvu que celui-ci ne s'installe
Dans vos cœurs, ô frères !

Construisez-y un solide rempart
Pour la sainte vérité,
Brûlez-y un feu inextinguible
Pour la vertueuse idée !

La forteresse des cœurs tendres et sincères
Est plus dure que le plus dur des aciers,
Cent fois plus solide que le mur,
Contre le tonnerre et les orages.

Là, de génération en génération,
L'intacte vérité tiendra bon
Tant que ne se brisera pas l'implacable mur
De l'hypocrisie et du mal.

A l'instar de l'arbre sans feuilles en hiver
Qui de l'extérieur semble être mort,
Mais qui, au cours de l'orage et des froids,
Jette éternellement de nouvelles racines ;

A l'instar de la source souterraine
Jaillissant sans cesse d'en dessous d'un roc,
La vérité vivante sur la terre jaillira
D'en dessous du mal et des racontars.

Ce ne sont pas les gens nos ennemis
Bien que les gens nous persécutent et jugent,
Et nous enferment en prison,
Nous raillent et nous insultent.

Car qu'est-ce que les gens ? Ce sont ces pierres
Que la rivière, sortie du lit
Et bouleversée par le printemps,
Roule et entraîne dans ses flots.

Le mal n'est pas dans les gens, mais dans ces entraves
Qui ont ligoté, par leurs nœuds invisibles,
Les faibles et les forts,
Avec leurs souffrances et leurs œuvres.

Comme Laocoon parmi les serpents
Ainsi le peuple se tord dans ces entraves...
Oh ! quand ce terrible embarras
Se rompra-t-il sur le corps du géant ?

1880

Je n'ai pas encore vécu longtemps dans ce monde,
 Mais j'ai réussi à connaître pas mal de choses.
 La vie ne m'a pas tellement favorisé,
 Pourtant, elle m'a déjà révélé bien des cas.

Elle m'a donné la connaissance du bien,
 La possibilité de voir le monde des sciences,
 Le désir de la justice dans l'âme
 Et deux mains dures, laborieuses.

Elle m'a donné l'affabilité, et l'amour,
 Réciproque, bien qu'il fût malheureux.
 Elle m'a dit « Sème, bien que la moisson
 Ne sera pas faite de ta main ! »

Elle m'a donné des ennemis qui me maudissent
 Et m'oppressent, parce qu'ils sont forts ;
 Elle m'a donné également des adhérents,
 Mais qui sont le plus dévoués à eux-mêmes.

Mais j'apprécie, par-dessous tout,
 Cette petite part de souffrances et douleurs
 Que j'ai acceptées dans cette vie
 Pour la justice, le bien et la liberté.

1880

Toi, mon village natal, je te vois, à nouveau,
 De même que je te voyais quand ma vie d'enfant
 S'écoulait comme ce ruisseau qui serpente
 Timidement, à travers les prés, parmi les pierrettes.
 Ici, moi aussi, j'éprouvais de petites joies
 Et j'arrosais mes joues de larmes à cause de petits ennuis.
 Alors, je regardais encore le monde d'une manière curieuse,
 J'ignorais ce qui se trouvait au-delà de tes maisonnettes
 Et de la forêt bruissant autour de toi. Plus d'une fois,
 J'ai demandé à la rivière où elle s'écoulait de chez nous
 Et ma pensée poursuivait ses flots paisibles
 Jusqu'au loin, là, à ce tournant escarpé.
 Et j'ai demandé, plus d'une fois, dans le bosquet proche,
 Au chêne géant, de qui était cette tombe heureuse
 Sur laquelle il avait poussé si haut, si branchu ?
 Et tous les hommes m'étaient si proches, bien-aimés ;
 Je connaissais tous les sentiers et chemins des alentours
 Et, rarement, mon âme s'envolait au-delà de ton étendue
 Vers le monde plus vaste.

Mais, en étant enfant,

Étais-je heureux dans ton sein ? Mon âme enfantine
 N'a-t-elle pas connu, ici, les premiers coups du mal ?
 N'est-ce pas ici que mes premières espérances d'or
 Se sont évanouies comme les fleurs printanières
 Brûlées par la gelée ? Les élans ardents de mon âme,
 Encore tendre, n'ont-ils pas été piétinés par des risées
 Et étouffés, ici, par des reproches ? N'est-ce pas ici
 Que mes premières larmes, les plus sincères, ont coulé
 Sous la pression des tourments précoces, non enfantins ?
 N'est-ce pas en mon village natal que mon âme, encore pure,
 Tendre, blanche, se déchirait pour la première fois
 Ayant été touchée par des mains rudes, sales et brutes ?
 N'est-ce pas ici que commença à pénétrer, dans ma poitrine,
 Ce violent poison qui m'a consumé l'âme jusqu'à présent ?

N'est-ce pas ici que j'ai connu mon état d'orphelin,
Les peines et le combat avec la vie ?

Pourquoi mon âme souffre-t-elle,

Maintenant, quand, après une longue période,
Chassé par l'implacable tourbillon sur tes collines,
Je me suis arrêté en toi ? Tu es, comme par le passé,
Isolé et petit, semblable à l'enfant qui a caché
Sa tête bouclée dans la verdure des herbes folles.
Tout autour, la forêt bourdonne un air triste, mystérieux,
Le même qu'elle a murmuré encore autour de mon berceau
Et tu as l'air d'être enveloppé dans son pan foncé.
Et ce même ruisseau clapote, anxieusement,
En se traînant entre ses rives abruptes,
Et ces mêmes saules, et ce chêne qui murmurait
Au-dessus de l'enfant...

Pourquoi, ô village natal,

Quelque chose soulève ma poitrine convulsivement ?
Est-ce que je regrette cette quiétude intime,
Cette vie qui, bien qu'elle soit si indigente
Et insignifiante, coule paisiblement dans ton lit ?
Est-ce que j'envie le bonheur de l'escargot qui se cache
Dans sa coquille ? Ceux qui croupissent dans l'ignorance ?
Est-ce que je regrette d'être allé, à pied, par le monde,
Dans les orages, sous le tonnerre et la grêle, chercher
Où coule le ruisseau bienfaiteur de la science ?

Oh, non ! Oh, non !

Ce n'est pas cela que je regrette, aujourd'hui,
Ce n'est pas là que réside la cause de ma souffrance,
Mais dans la plus dure oppression gravée sur les visages,
Dans la vue des têtes courbées par l'adversité
Qui fait que toute la joie meurt sous son souffle ;
Que l'amitié s'éteint de pair avec l'amour
Dont la semence est tombée, ici, dans mon cœur.

Voilà pourquoi je souffre si durement en ton sein.
Adieu village ! Ce qui me retenait, ici,
A disparu, mais ce qui me retient, maintenant,
Est si pénible et m'étreint tellement le cœur
Que je n'en peux plus. Je m'en vais et te pleure.

1880

MON AMOUR

Elle est si belle, respandit tellement
Par sa beauté, sacrée et pure ;
Sur son visage flamboie le signe
D'amour, de sincérité, de paix.

Elle est si belle, mais pourtant
Si malchanceuse ; elle a enduré
Tant de mal que ce mal gémit doucement
Dans chacune de ses chansons.

L'ayant connue, aurais-je donc pu
Ne pas la prendre en affection,
Ne pas renoncer à mes propres joies,
Pour me donner, sans faute, à elle ?

Et, l'ayant prise en affection, aurais-je pu
Perdre sa ressemblance divine de mon cœur
Malgré toutes les souffrances et la peine
A supporter jusqu'au tombeau ?

Est-ce que cet amour est en opposition
Avec le second et sacré amour
Pour tous ceux qui suent sang et eau,
Pour tous ceux qui sont opprimés par des fers ?

Non, celui qui n'aime pas tous ses frères,
Tous, également, comme le soleil divin,
Celui-là ne pouvait sincèrement te prendre
En affection, mon Ukraine bien-aimée !

REFLEXION

O, mon pays natal, ton joug est pénible,
Ton fardeau est lourd à traîner !
Je tombe, sous lui, comme sous la croix
Et je bois à fond, de ta main paternelle,
La coupe empoisonnée.

Je te bénis ! Dois-tu encore attendre, ou non,
Une considération et une splendeur de l'avenir,
Mais moi, je n'implore le ciel que pour ceci :
Que tes meilleurs fils ne fuient pas loin de toi
A cause des misères et de la faim.

Pour que la génération de tes semeurs
Ne les expose pas à la dérision et à la risée.
Pour que ces pierres qu'on leur a jetées, de leur vivant,
En compensation des graines semées par eux,
Ne deviennent pas leur monument.

O, printemps, que de temps il faut t'attendre !
Cher printemps, pourquoi ne viens-tu pas ?
Pourquoi envoies-tu, dans la maison du pauvre,
La famine, le froid, la ruine et les pertes,

Au lieu de venir toi-même ?

Regarde ! le mois de mai commence. O, mai,
Pourquoi viens-tu au monde sous l'aspect de cadavre ?
Les champs et les bosquets sont déserts, sans vie,
Tandis que les nuages de plomb recouvrent

Toute la voûte céleste.

Dans de pauvres villages, le gémissement se répand,
Les enfants meurent massivement à cause de pénurie,
Il n'y a plus une seule tige de foin en fenièrre,
Le bétail dépérit, les bœufs mugissent

Dans de vastes vallées.

« Nous mourrons », murmure le peuple. « Mais, habituellement,
Le malheur ne vient pas seul. La peste se déclarera
Ou, Dieu nous en garde, la Pologne renaîtra. »
Voilà de quelle façon, cette année, les villageois
T'accueillent, ô printemps.

1881

N'oublie pas, n'oublie jamais
Les jours juvéniles, jours du printemps
Qui sont en train d'éclairer
Ta voie de vie, voie obscure.

Des rêves d'or, des joies paisibles,
Des larmes sincères, de l'amour,
De toutes les aspirations pures,
N'aie pas honte, ne les perds pas !

Car ils passeront, puis, tu travailleras
En solitude et dans un coin perdu,
Des callosités se produiront
Sur tes mains et sur ton âme.

Ce n'est que celui qui aime, souffre,
En qui le sang circule vivement,
Chez qui l'espoir est encore un remède,
Qui est encore attiré par la lutte,
Attristé par le malheur des hommes
Et qui se réjouit de leur bonheur,
Celui-là est un homme complet.

Mais, si au cours de toute ta vie,
Tu n'as pas eu l'occasion
D'être un homme complet,
Deviens-le un moment seulement.

Et au cours de mauvais jours,
Au cours de jours maussades,
Lorsque ton espoir est passé
Et ton sentiment s'est éteint,

Lorsque tu t'es écarté
Des grands chemins de l'amour,
De la lutte pour tous,
Sur les détours étroits et tortueux,
Quand la tristesse décharne ton cœur
Et que les épines te piquent les pieds,

O, alors, c'est le mai de ta vie,
Souviens-t-en avec reconnaissance !

C'est alors que les rêves éclairés
Feront renaître ta voie...
Les jours juvéniles, jours du printemps,
N'oublie pas, n'oublie jamais !

LA PAIX

La paix, c'est une œuvre sacrée
Au cours des temps paisibles,
Mais quand tu en appelles à la paix
Pendant la guerre et le combat,
Tu es un traître ou un poltron.

Car, lorsque les peuples travaillent
Ensemble, dans l'entente, pour arracher
A la nature plus d'un mystère, et versent
Suffisamment de lumière dans les ténèbres,
Malheur à celui-là qui porte
La guerre de son propre chef.

Mais, lorsqu'au temps laborieux
Un scélérat s'introduit
Dans notre maison et notre remise
Pour faire main basse sur nos biens
Et, en plus, pour nous enchaîner,
Est-ce, alors, ce que l'on nomme la paix ?...

Quand, en échange de notre esprit conciliant,
Il nous frappe dans le dos et nous arrache
Notre idée, notre langue et notre conscience,
Malheur à celui qui nous concilie alors
Et à celui qui ne se précipite pas
Sur la hache, sur la faux ou sur le glaive !

AIGLE ROYAL

I

D'une aire cachée quelque part dans une fente de roche,
Il s'est envolé, d'un lourd élan, vers les nuages bleus :
Sa furieuse pensée, surgie des sources mystérieuses,
Fait le tour du monde, s'appuie contre la voûte céleste,
Bat de son aile lourde tout ce qu'elle peut atteindre
Et s'écrie : « Où est la justice ? Où es-tu, grand Dieu ?
J'ai exploré tous les astres, la nature tout entière,
Je t'ai cherché partout, mais je n'ai pu te trouver. »

II

Invincible, déployé, il plane dans le ciel bleu
Telle une redoutable et permanente image de mort sur la vie.
Il a l'air d'être fixé avec des clous aux cieus,
Soudain, tu le vois se précipiter du haut : verser le sang.
Tu vois cela et la terreur froide te fait frémir,
Car cet irascible aigle royal plane au-dessus de toi !
Il ne te manquera pas, bien qu'il se maintienne si haut !
Te laissera-t-il encore beaucoup de temps à végéter ?

III

Il a bougé. Sans battre des ailes, il vogue dans l'azur
Tel le fuseau du Destin filant les fils cachés de notre vie.
Tranquillement, il vole en rond, descend, puis remonte,
Se cache au-dessus du nuage, devient flou dans l'azur.
Cependant, son cri strident annonce qu'il a faim !
Alors, en temps de paix, des pleurs du peuple s'élèveront,
Une douleur intime fera trembler bien des fonctionnaires
Comme le tonnerre souterrain annonçant un séisme.

IV

Toi, aigle royal, je ne t'aime pas, je te hais !
Parce que tu caches ton cœur féroce dans ta poitrine,
Parce que tu bois du sang et regardes avec mépris
Les inférieurs et faibles, bien que toi-même tu vives d'eux,
Parce que les créatures plus faibles ont peur de toi,
Je te hais aussi pour cela parce que tu es tsar !
Voici mon fusil : la cible est bonne, le coup est sûr,
Il portera la balle meurtrière jusqu'aux nuages.
Au lieu de semer la mort d'en haut sur la couche terrestre,
Tu trouveras, malheureux, toi-même la mort sous les nuées !
Et tu ne seras plus un juge divin, mais un cadavre inerte
Quand tu seras tombé, obéissant au commandement de mes balles.
Tu n'es pas l'ultime. Nous sommes des milliers de chasseurs.
Tout ce qui se dit aigle royal, se rince le bec avec le sang,
Se croit supérieur aux autres, sème l'angoisse et la terreur,
N'échappera pas à la balle quand le temps propice sera venu.
Et nous donnerons un coup de pied à son cadavre inerte
Et, sans remords et sans discours, continuerons la chasse.

22-24 oct. 1883

VIVERE MEMENTO ! (*)

O, printemps, quel est ce prodige
Que tu opères dans ma poitrine !
Ton appel, éveille-t-il le cœur
De l'état moribond à la vie ?
Hier, je m'étais décomposé, comme Lazare,
Dans le cercueil de l'amertume,
Quelle est donc cette nouvelle étoile
Qui m'est apparue, aujourd'hui ?
Une voix étrange m'appelle
On ne sait d'où, d'ici ou de là-bas :
« Debout, éveille-toi, remue !
Vivere memento ! »

Toi, vent tiède, mon frère,
N'est-ce pas ton langage ?
Ou bien, sur la colline éclairée,
La chânaie murmure-t-elle ainsi ?
Ou, peut-être, est-ce toi, herbe, et
Qui a chuchoté si joyeusement
En te levant, à nouveau, à la lumière
D'en dessous de la glace stagnante ?
Ou, peut-être, était-ce le gazouillement
De la rivière, bande argentée,
Qui a lavé ma peine et mon marasme ?
Vivere memento !

Partout, j'entends une voix agréable,
Un appel vigoureux de la vie...
Je vous aime, printemps, brise,
Montagnes, rivières, nuages !
Hommes, hommes ! Je suis votre frère,
Je serais heureux de vivre pour vous,
Je serais heureux de laver vos peines

(*) Souviens-toi de la vie !

Avec le sang de mon cœur,
Mais, ce que le sang ne saura laver,
Nous le brûlerons par le feu !
Lutter seulement, cela signifie vivre...
Vivere memento !

MEMORANDUM DES CHARDONS

A vous, rois et peuples du monde entier !
Patiemment, au cours de nombreuses années,
Nous avons enduré toutes sortes d'iniquités,
Mais, à la fin, notre patience s'est épuisée
Et voici : nous vous envoyons, à tous,
Notre épître monumentale.

On nous persécute, on nous coupe la tête ;
Obstinément, on nous prend pour de mauvaises herbes
Et on ne veut pas nous donner, comme il le faudrait,
Pour notre propriété exclusive,
Aucune plantation, aucun terrain vague
Même de qualité inférieure.

Nulle part, nous n'avons ni l'honneur, ni le respect
Pour qu'on nous arrose, à la période de la soif,
Pour qu'on nous enseme, au printemps,
Pour qu'on nous couvre, à l'approche de l'hiver,
Devant les implacables coups de vent ;
De tout cela, on ne parle même pas.

Donc, ayant tenu conseil, nous avons décidé
De revendiquer, de toutes nos forces,
Tous nos droits historiques, grandioses,
Qui ne sont pas devenus surannés
Et que nous soumettons, en ce jour,
Ad notam (*) de vous tous.

(*) à l'attention.

Nous, la tribu puissante des chardons,
Revendiquons donc, ici, ce qui suit :
Que tous les grands de ce monde comme les plus humbles
Reconnaissent, dans un délai de vingt heures,
Tous les membres de notre espèce
Comme rois des plantes.

Pour cela, nous avons le plein droit.
Premièrement : nous grandissons vite ;
Ni le chêne, ni le tilleul, ni le tremble
Ne deviennent aussi grands au cours d'un an ;
Le tonnerre pas plus que la grêle ne peut nous abattre
Quand nous nous tenons fièrement debout, en rang.

Deuxièmement : nous avons de solides racines
Qui entrent dans la terre comme des coins,
Qui sucent les sèves dans chaque terrain,
Qui effritent les pierres et les roches ;
Et, là où une fois notre espèce s'est implantée,
Aucun diable ne parviendra à la déraciner.

Troisièmement : nos feuilles sont taillées
Somptueusement et artistiquement,
Nos fleurs, ne sont-elles pas plus belles que les roses ?
Et nos épines finement effilées, ne sont-elles pas
Un ornement et une arme qui effraie tout le monde,
Existe-t-il quelque chose qui leur soit comparable ?

Quatrièmement : nous, seuls, sommes libres
Et indépendants, bien que pauvres ;
Fiers de notre tradition nobiliaire,
Nous sommes en opposition avec le monde entier,
Par aucun édit, nul n'est notre maître
Et personne n'a besoin de nous.

Cinquièmement : il est généralement connu
Que notre semence idéale vole,
Emportée par le vent, sous les nuages,
Qu'elle peuple les étendues de la steppe ;
C'est déjà un signe que nous sommes supérieurs
A toutes les plantes de la terre.

Et la puissance illimitée de cette semence
Aurait étouffé, depuis longue date,
Cette herbe-là, la misérable,
Esclave de l'homme, ainsi que le froment,
L'orge, le seigle et l'avoine,
Si seulement l'homme, notre ennemi, avait disparu.

Enfin, il est difficile de nous taire
Concernant notre mission en Orient :
Dans les steppes de l'Ukraine sacrée,
Encore à l'époque de la Grande Ruine, (*)
Nous étions des seigneurs absolus...
Oh ! revenez, vous, jours bienheureux !

A vrai dire, c'est nous qui avons enrayé
Les invasions sauvages des Tartares
En piquant, avec nos épines, leurs pieds ;
Nous étions, alors, le rempart de l'Europe :
Aujourd'hui, cette gloire-là,
Le rusé Polonais désire nous la voler.

Ce sont nos œuvres et nos mérites !
Dites, y a-t-il au monde quelqu'un d'autre
Qui pourrait se comparer à nous ?
Donc, sur ces principes, nous avons décidé
De revendiquer — étant prêts à tout —
Ces droits mêmes nous appartenant :

(*) La période de la Grande Ruine eut lieu, en Ukraine, à la seconde moitié du XVII^e siècle. (Note du Traducteur.)

Premièrement : pour que personne ne nous détruise
Impunément ; les tribunaux sont tenus
De condamner dûment les gamins qui coupent,
En jouant, nos petites têtes écarlates ;
Que soit digne de la peine de mort
Celui-là qui jette notre semence dans le feu.

Deuxièmement : les représentants de la presse
Et tous les congrès internationaux,
Sans critique et sans débats,
Doivent immédiatement nous attribuer,
Sous l'autorité indivisible et éternelle,
Toute la partie orientale de l'Europe.

C'est cette partie qui est l'objet de disputes,
De guerres, de querelles, de dissensions ;
Mais, dès qu'elle sera sous notre autorité,
Le calme y règnera comme dans le tombeau,
L'homme disparaîtra de ces contrées,
Le siècle d'or de la ruine reviendra.

Toute cette question, cette « orientale »,
Qu'elle soit aussi épouvantable qu'inutile,
Ne sera résolue, rapidement et à l'improviste,
Que par la restauration des chardons :
Depuis la mer Noire jusqu'à la mer Baltique,
Alors, seulement, la dispute et les cris se tairont.

Enfin, nous exigeons que sur les couronnes,
Les blasons et les sceaux, des monarques,
Des princes, des comtes et des chevaliers,
Les lis et les roses soient enlevés
Et remplacés, partout et immédiatement,
Par des emblèmes faits de chardons.

Il est tout aussi important que les poètes
Ne se couronnent plus avec des lauriers,
Que les diplomates cessent, une fois pour toutes,
De s'orner avec des feuilles de chêne !
Que tout le monde se soumette à cet édit :
Ne faire des couronnes qu'avec des chardons !

Ce sont nos revendications les plus importantes.
Peuvent-elles être encore plus modestes ?
Alors, pour autant que l'espoir ne nous trompe pas,
Ici, vous allez signer unanimement *Fiat*, (*)
Et demain apparaîtra, au cours de la nuit,
« La République des Chardons ».

10-11 septembre 1883

(*) que cela soit fait !

A OLIA

Lorsque je vois, parfois, dans la rue,
Une pauvre veuve avec un orphelin malheureux
Qui me tendent leur main mendiante en tournant, vers moi,
Dans leur muette prière, leurs yeux noyés de larmes ;

Qui tremblent de froid, couverts de haillons, nu-pieds,
A la merci de l'intempérie et des sarcasmes des rassasiés,
Alors, leurs larmes me tombent sur le cœur comme le feu,
Car j'ai pitié de ces pauvres affamés, ces déshérités.

Alors je pense : « Peut-être, en peu de temps,
Après que le lourd tombeau se sera refermé sur moi,
Toi aussi, mon épouse bien-aimée, tu iras
Au carrefour mendier ainsi ton pain !

Quand ton visage, qui aujourd'hui rayonne
De joie et de sincérité, jaunira et se fanera ;
Quand tes yeux, qui me rient, se terniront
Et toi, ma chérie, seras ployée sous le chagrin !

Alors nos enfants — oh, que le cœur se serre ! —
Devenus orphelins, couverts de haillons, nu-pieds,
A la merci de l'intempérie, iront, loin dans le monde,
Pour ne rencontrer que des larmes et des peines.

Aussi, je retire furtivement mon dernier sou
Et leur donne de ma main tremblante en pensant :
« Peut-être, un jour, quelqu'un aura pitié de toi
Et viendra aussi en aide à nos orphelins. »

1886

AU CHANTEUR

Toi, chanteur, sois comme le froment divin.
Ta chanson, c'est le grain d'or !
Dès qu'il est mûr dans son tégument,
L'épi commence à se pencher vers le sol.

L'épi, la tige et le tégument savent
Qu'ils n'ont grandi que pour le grain,
Que celui-ci ne sera rempli que lorsque
La plante y aura déposé tout son suc nutritif.

L'épi, la tige et le tégument savent
Que, lorsque le grain d'or sera mûr,
Ils seront coupés par l'implacable faucille
Et que ce grain sera la cause de leur mort.

Mais, en choyant ses grains succulents
Dans sa sombre protection, la plante sait
Qu'elle vient d'apporter, dans son sein,
A l'avenir, une vie, nouvelle et plus féconde.

O chanteur, dépose donc ainsi, dans ta chanson,
Tout ton cerveau, tes nerfs et ton cœur ;
Donne-lui ta douleur, ton bonheur et ta vie,
Sois son épi, son tégument et sa tige !

1888

Deux déesses me sont apparues en songe.
De l'une, des éclats rayonnants émanaient,
Un bonheur infini brillait dans ses yeux
Et des boucles dorées flottaient autour de son cou.

Un sombre voile couvrait le visage de l'autre
Et ses yeux noirs étincellaient comme l'éclair ;
En remuant ses tresses noires et luisantes,
Elle avait l'air de l'aube orageuse de l'été.

« Ne pleure pas, enfant isolé ; chut, mon mignon ! »
Me dit la première (quelle agréable voix !)
« Voici, je te fais don d'une fleur merveilleuse. »

Et elle me donna un tournesol épanoui.
A la muette, la seconde me poussa une épine dans la main.
Et je sentis une joie et une vive douleur à la fois.

18 septembre 1889

La première me dit : « Je suis l'Amour,
Le soleil vespéral de la vie humaine.
Que ton cœur se tourne vers moi, une fois pour toutes,
Comme le tournesol se tourne vers le soleil.

« Le monde et les hommes vont t'apparaître
Avec leur face éclairée ; ce qui est vilain,
Mauvais et méchant, tu ne le connaîtras que par ouï-dire,
Comme à travers d'un tamis. Et mon présent

« Fera tourner, vers toi, de nombreux cœurs sincères
Et tu éprouveras beaucoup de bien et d'amour de la part
De tes meilleurs et plus honnêtes contemporains.

« Enfant, protège donc saintement ce présent !
Entasse l'amour pour les gens comme le blé dans un coffre
Et continue à progresser vers l'amour des humains ! »

18 septembre 1889

Puis la seconde me dit : « Je suis la Haine,
Sœur et compagne inséparable de l'Amour.
Je hais tout ce qui s'appelle la malice,
L'iniquité, ainsi que le régime inhumain et vénal.

« Je hais toute cette injustice qui pousse
L'homme sur la voie dérégulée ; qui engendre,
Dans son âme, la vilénie, le mensonge, la jalousie ;
Tout ce puissant et trouble tourbillon.

« Le mal n'est pas dans le cœur humain, car sa base réside
Dans cette sottise, dans ce système rigoureux
Qui est instauré par les humains et qui les perd.

« A toi aussi, ce mal rongera le corps jusqu'aux os,
Tu dois le haïr et le combattre avec intrépidité ;
Celui qui ne combat pas le mal, n'aime pas les hommes. »

18 septembre 1889

Autrefois, dans leurs sonnets, Dante et Pétrarque,
Shakespeare et Spenser chantaient la beauté
Par une forme artistique, pareille à une coupe ciselée,
Et y versaient leur amour comme du vin pétillant.

Les Allemands ont reforgé cette coupe en glaive
Quand la querelle patriotique a éclaté ;
Leur sonnet « cuirassé », (*) tel un caporal ou une harka,
N'aime que le ton du sang et l'éclat de l'acier.

Nous, les laboureurs, que ferons-nous avec un glaive ?
Il faudra donc le reforger, une fois de plus,
Et transformer ce glaive patriotique

En charrue, pour labourer la jachère de l'avenir,
En faucille, pour couper le seigle, base de la vie,
En fourche, pour nettoyer les écuries d'Augias.

24 septembre 1889

(*) Ici, il s'agit des « Sonnets cuirassés » de Fr. Rückert, renommés en littérature allemande. (Note d'Ivan Franko.)

SONNETS DE LA PRISON

I

C'est une maison de pleurs, de tristesse, de soupirs ;
Un nid de soucis, de dépravation, de supplices !
Toi qui y es entré, serre les dents et les mains,
Arrête les pensées, les choses, les souhaits !

Il paraît qu'ici on sépare l'ivraie du bon blé,
Mais, en même temps, on en sème de la fraîche ;
On mesure la justice d'après les paragraphes,
Tandis que l'injustice coule sans mesure.

Ici, on prend la défense des principes, mais le principe
De tous les principes : langage du cœur humain,
La liberté et la pensée, on les méprise comme haillons.

Vous qui avez échoué dans ce traquenard,
Avez voulu y trouver le sens et le but humains,
Lasciate ogni speranza, disait Dante.

1889

XVII

Le chant s'est tu. Est-ce qu'ici, lui,
Oisillon aux ailes d'or, peut séjourner,
Dans ce traquenard morose, rebutant,
Où l'homme est dédaigné, maudit ?

Doit-il décrire ce tableau exécrationnel
Quand le geôlier enfonce ses pattes d'airain
Dans ma poche, mes bottes, dans la dernière couture
De mes vêtements et dans mes ultimes haillons ?

Du tabac et un briquet, du papier et un crayon,
Voilà ce que la direction cherche si ardemment ;
Elle m'entrerait, paraît-il, dans les entrailles.

Le chant se tait. Le rossignol s'enfuit ainsi
De son nid, de ses bécoteries, de ses œufs,
Quand la main de l'homme les a touchés.

1889

XXXIX

Prison des peuples, avec un cerceau d'acier,
Tu as étreint leurs articulations vivantes
Et tu les tiens : ni pour l'utilité, ni pour la gloire,
Mais uniquement pour le profit de tes suppôts infâmes.

Le palefrenier entrave aussi les chevaux par une jambe,
Trois jambes paraissent donc être libres,
Mais, n'étant capables ni de marcher, ni de courir,
Ces alliés de l'esclavage hennissent et se mordent.

Voilà comment tu as entravé les peuples
Leur ayant donné les aspects apparents de la liberté
Pour que les uns mordent et étranglent les autres.

Et bien que tous s'enfuient unanimement de ton cercle,
Chaque compagnon tiraille l'autre en sens opposé.
Cette mésentente, c'est la source de ta puissance. (*)

1889

(*) Ivan Franko dédia ce sonnet à l'empire autrichien.

Je te salue, bosquet, mon ami fidèle,
confident de mes meilleures pensées !
Tout ce qui est le plus pur et clair, dans mon cœur,
a été inspiré par ton arôme et ton bruissement.

Dans tes clairières, sur un sentier isolé,
j'ai abandonné mes chagrins et perdu ma tristesse ;
dans tes arômes, comme dans le paradis,
j'ai donné des ailes à l'esprit juvénile.

Sous le balancement de solides branches de chêne,
se composaient mes premières chansons,
faibles échos de tes chansons merveilleuses.

Dans le rugissement de la tempête, quand la fureur
de la foudre brisait les couronnes de tes géants,
j'ai cherché une protection dans tes cachettes.

7.215.242-249

Dans la contrée située au pied des montagnes, (*)
Les tristes villages sont étirés dans les vals
Et ils ont l'air de vieillards réduits à la besace
Dormant sur leur couche dure, près du chemin.

Au bord de la rivière, les saules pleureurs
Inclinent leurs longues branches vers l'eau ;
Le chadouf craque auprès d'une maison,
Les enfants courent pieds nus dans la cour.

D'entre les saules, les poiriers et les érables
Les toits de chaume, penchés, sautent aux yeux ;
Envahis par la mousse et les arbustes d'obier,
Ils sont hérissés comme les nyctales (**) contre le vent.

Leurs parois en épicea se sont inclinées ;
Soutenues, par-ci, par-là, par des pieux,
Comme infirmes, elles attendent un remplacement
Pour faire reposer leurs charpentes brisées.

Les petites fenêtres, étriquées et peu nettes,
Se ferment encore avec des verrous du vieux temps.
Ceux qui passent leur vie dans ces mesures,
Ont-ils si peur du soleil resplendissant ?

On ne voit pas de cheminée sur la mesure,
Le matin, la fumée remplit tout l'intérieur,
Saillit à travers le toit de chaume, tourbillonne,
Pénètre dans les yeux, en presse des larmes.

Dans la maison, le four et ses dépendances
Occupent quasi la moitié de la pièce ;
Toujours chaud, c'est l'estomac de la maison,
Enorme comme le ventre de l'enfant.

(*) Ici, il faut lire : au pied des Carpathes (Note du Traducteur.)
(**) Espèce de rapaces nocturnes. (Note du Traducteur.)

Du pain et des mets, ici, c'est la plus ancienne question,
But de tous les efforts, projets, soucis,
Comme si ces gens n'étaient nés que pour travailler,
Le travail du pain, est la seule raison de leur labour.

Le lit du propriétaire : cinq planches clouées,
Une botte de paille et une grosse toile de chanvre ;
Le four chaud est pour les enfants non couverts,
Pour les adultes, un lit n'est pas nécessaire.

Les valets dorment à l'écurie, les chevaux les chauffent,
Les filles se couchent sur le banc, derrière le four ;
On n'y rêve même pas d'un confort quelconque,
On redresse seulement ses lombes pendant la nuit.

Aujourd'hui, on ne se soucie guère des vêtements :
Quand on a une pelisse, une paire de bottes en cuir,
Un collier de coraux dans le coffre pour la ménagère,
Des fichus de laine pour les jeunes filles,

Et des chapeaux de feutre pour les jeunes gens,
On s'en réjouit pendant de nombreuses années ;
Les habits journaliers sont cousus à la maison
Avec le tissu fabriqué par les domestiques.

Sur la paroi se trouvent, suspendus tout autour,
Des anciens navets peints sur planches :
Le Jugement dernier, Barbe, Nicolas ;
Tout cela est noir, comme du goudron, de la fumée.

Autant il y a de choses chrétiennes dans la maison,
Autant il y a aussi de marques de littérature :
Là, sous une poutre, enveloppée dans une loque,
Une lettre du ciel, — écrite Dieu sait par qui, —

L'édit de Joseph (*) sur le servage,
Le reçu de trente verges de l'arrière-grand-père,
La plainte du grand-père à cause du terrain saisi,
L'acte licitatoire appartenant au père :

Voilà l'héritage qui restera pour les petits-fils !

(*) Il s'agit ici de l'édit par lequel l'empereur Joseph II abrogea, en 1782, dans une certaine mesure, les droits et le pouvoir des aristocrates. (Note du Traducteur.)

Une fermette s'élève parmi les prés et les champs,
sur la colline, au bord de la rivière bruissante :
c'est là que j'ai vécu dans une simple maison paysanne ;
la solitude et la tristesse vivaient avec moi.

De trois côtés, ces champs sont entourés
par le mur de verdure de la forêt puissante
qui sonnait, pour le cœur, son murmure de sommeil
et propageait l'écho de tristesse sur les herbes.

Elle m'attirait dans son ombre mystérieuse,
sa fraîche respiration annonçait la consolation
et ses feuilles me chuchotaient : « Débarrasse ton cœur

de toutes les mentions de discorde et de trahison !
Accours en toute hâte au sein de la nature-mère
et tu y trouveras une nouvelle attraction sacrée. »

Voici le château du seigneur ! Sous le soleil,
sur une colline du village, il est fier comme la rose ;
un silence pesant règne autour de lui.

Près de l'entrée, de vieux tilleuls se dressent
comme des gardes dévoués et une haie d'aubépines
entoure le château, ses parterres et ses pelouses.

A travers la grille, mon regard pénétra à l'intérieur :
envahi par la vigne vierge, le perron somnole dans l'ombre
ainsi qu'il y est habitué depuis longtemps ;

le sentier, serpentant sous les fenêtres,
est parsemé de menus graviers et de fleurs
qui pleuvent des acacias comme la grêle.

Par son regard vitreux des larges fenêtres,
ce château surveille tout le village dans le val,
aucune maisonnette ne peut se dérober à lui.

Son toit rouge, ses parois bleues,
ses fenêtres brillantes, ses perrons, sa vigne,
tout cela a l'air de crier à la maisonnette du village :

« N'aie pas l'audace de respirer ! Tremble sans cesse !
Incline-toi ! Courbe-toi ! Ne lève pas ton front,
de tes obscurs tréfonds, ici, vers le château !

Tu es un gibier ! Tu es une barbarie ! Tu es le logis
des bœufs subjugués, le refuge des races grossières,
l'ancre rempli de féroces serpents terrestres !

Leur valeur ne réside que dans leur travail pour nous ;
leur vertu, ce ne sont que l'obéissance et l'humilité,
ils doivent brûler pour que notre éclat ne ternisse pas !

Car nous sommes un appui pour l'Etat et l'Eglise,
un rempart permanent pour la civilisation,
la forteresse de la culture, toujours prête à la lutte ! »

Pas mal d'années s'étaient écoulées après avoir entendu de tels propos de la bouche d'un vieux comte. Ce souvenir me fit tourner le dos à la grille. Aujourd'hui, le monde

a changé considérablement, de nombreux rêves d'antan sont devenus réalité, mais ces propos restent appliqués, à ce village-là, telles des dalles de pierre.

Comme si le progrès n'existait pas pour lui, comme si la vie du monde entier l'évitait, tandis que ce « nid de culture » fleurissait,

s'enorgueillait, et suçait tous les sucs du village.

Le village est étendu dans la vallée,
le brouillard tremble au-dessus de lui,
et, sur une élévation, au bord du village,
une forge assez grande se dresse.

T. 31 C. 40-41

Dans cette forge, le forgeron bat le fer,
ce forgeron a un cœur ardent,
en battant le fer, il chante,
il appelle tout le monde à la forge :

« Vous, hommes, venez des maisons, du champ !
Ici, une meilleure destinée est forgée.
Vous, hommes, venez aussi vite que possible,
délivrez-vous du brouillard ! »

Mais les brouillards flottent,
se densifient au-dessus du village,
ils s'étendent sur les champs
pour obscurcir la voie des gens.

Pour leur obscurcir les sentiers,
ceux-là mêmes qui conduisent du bas vers le haut,
vers cette forge où est forgée
l'arme lumineuse en guise d'entraves.

Autrefois, je craignais les gens le plus fort
et les évitais comme une plaie douloureuse.
Leur expression attristée, leurs visages pâles,
me faisaient souffrir quand je les regardais.

Je connaissais la misère dans laquelle ils vivaient,
mais comment aurais-je pu leur venir en aide ?
Je savais que leurs entraves étaient si solides
que même en sacrifiant ma vie je n'aurais pas pu les briser.

Oh ! je les craignais comme des remords,
comme les larmes silencieuses de l'amante trompée,
comme si j'étais moi-même coupable de leur misère.

Voilà pourquoi, tous les jours, moi — ermite sauvage —
je cachais, dans le fond de mon cœur, ma petite douleur
et ma grande honte, et je fuyais dans la forêt.

3, 267-268
A. O. LUNATYK (*)

Je ne suis pas un génie, mon cher fiston,
Et je ne m'en suis jamais targué ;
J'ai travaillé tant que j'en ai eu la force,
Je ne me suis pas courbé devant le puissant ;
Aux pharisiens et aux hypocrites,
Je ne faisais pas de concessions ;
Pour l'iniquité, la méchanceté et la bestialité,
Je n'ai jamais brûlé de l'encens.
Dans mon état, fût-il bon ou misérable,
Je suis allé honnêtement, droit, toute ma vie,
Et je continue ainsi. Je ne suis pas un génie,
Je suis un homme tout à fait simple.

Mais, pour les génies de l'avenir,
J'ai labouré le champ inculte,
Je leur ai tracé et frayé le chemin
A travers les plus denses fourrés ;
Pour les affamés, j'ai cuit, avec zèle,
Du pain bis, pas celui du seigneur,
Et j'étais présent à chaque moisson
Et j'ai lié ma modeste gerbe.
Au cours de la froide tourmente de neige,
Je ne suis pas resté les bras croisés.
Je ne pleure pas de ne pas être un génie,
Mais pourquoi en es-tu si content ?

Mais que je gémissais parfois de douleur
Et verse des larmes dans ma défiance,
C'est parce qu'il y a
Tant d'ivraie dans le champ,
Parce que c'est le règne de la Mystification
Sans qu'on en connaisse la fin,
Et qu'il n'y a pas de baguette magique

(*) Réponse d'Ivan Franko au pamphlet intitulé « Ivan Chromko sans masque ». (Note du Traducteur.)

Afin qu'on puisse chasser ce monstre ;
Parce que les caractères et les consciences
Sont rongés par un certain ver ;
Parce que les générations plus jeunes
Se dessèchent et se fanent trop tôt.

C'est vrai, fiston, je ne suis pas un génie...
Eh, si j'étais un génie !
Par le charme des paroles, je vous arracherais
De ces hystéries, de ces neurasthénies ;
Je vous amènerais, comme un tourbillon,
Avec moi, vers les buts clairs, lumineux,
Et je conduirais votre élan audacieux
Au sacrifice et à la lutte !
Je ferais renaître vos âmes,
Je redresserais vos échines,
Je vous élèverais pour faire de vous des hommes
Même de tels singes comme toi !

PARABOLE DE LA VIE

Cela eut lieu en Inde.

A travers la steppe déserte,

Un homme cheminait. Tout à coup, un lion affamé
Fondit sur lui. Ayant aperçu le fauve
Et entendu déjà au loin son rugissement,
L'homme se mit à fuir à toutes jambes.
En fuyant, il s'arrêta soudain au bord
D'un ravin profond. Il n'avait plus le temps
De faire demi-tour, ni de se cacher,
Car le fauve était tout près. L'homme aperçut
Sur le bord du gouffre, sur un escarpement
Pierreux, un mince bouleau qui, ayant poussé
Dans une fente, dressait son sommet vert
Au-dessus du gouffre, vers le soleil.
Sans réfléchir, il s'agrippa à ce bouleau ;
Se tenant à son tronc avec ses mains,
Il demeura suspendu au-dessus du sombre précipice
En remuant ses jambes jusqu'à ce qu'il trouvât
Un appui pour ses pieds sur une chose dure.
Alors, il reprit haleine et sa terreur mortelle
S'apaisa un peu. Ensuite, le pauvre,
Jeta un regard autour de lui pour voir
Où il était et ce qui se passait près de lui.

Son premier regard

S'arrêta sur les racines de l'arbre sur lequel
Se trouvait son point d'appui unique.
Par malchance ! Il vit deux souris,
Une blanche et une noire, occupées à ronger,
Avec zèle, d'arrache-pied et rapidement,
Les racines de cet arbre, en creusant la terre
Avec leurs pattes. Elles travaillaient
Comme si elles s'étaient engagées à ronger,
Creuser et renverser son point d'appui.
Le sang se glaça dans le cœur de cet homme,

Car, à ce moment-là, le lion enragé
Était accouru au gouffre et, l'ayant vu,
Fit retentir l'écho d'un terrible rugissement.
Il ne pouvait l'atteindre mais, d'en haut,
Le fixait d'un regard féroce, sautant et mordant le sol,
En attendant que l'homme reprît de la hauteur.
L'homme dirigea son regard vers le bas du gouffre.
Il aperçut, sur le fond du ravin,
Un horrible dragon se lovant et ouvrant
Largement sa gueule, qui n'attendait
Que sa chute pour en faire sa proie.
La tête de l'homme fut prise de vertiges,
Son cœur se serra et une sueur froide
Perla sur tout son corps.

Soudain, il sentit

Que ce qu'il avait pris comme appui sous ses pieds,
S'agitait. Il y jeta un coup d'œil : horreur !
C'était une vipère enroulée en boule qui somnolait
Dans la fente. L'homme aurait voulu crier,
Mais à cause de son immense terreur sa voix s'étouffa.
Il aurait voulu prier, mais l'angoisse avait tué
Sa pieuse pensée. Tel un cadavre froid,
Il pendait, certain que dans un proche instant
Les racines seraient coupées par les souris, la vipère
Le mordrait aux pieds, les forces lui manqueraient
Et il tomberait dans la gueule du dragon.
Tout à coup, ô prodige ! Sur les branches du bouleau,
L'homme en détresse aperçut
Un nid de bourdons. Dans un petit rayon,
Il y avait un peu de miel, et les bourdons
S'étaient envolés vers les champs pour butiner.
Et cet homme fut pris d'envie
De déguster du miel. De toutes ses peines,
Il se dressa un peu vers le haut, atteignit
Par sa bouche le rayon et se mit à le sucer.
A l'instant même, comme si on avait ôté
Tout le fardeau de son cœur. Les douceurs du miel
Lui firent oublier le tout :

Le lion qui rugissait au-dessus de sa tête,
Les souris qui rongeaient son point d'appui,
Le dragon qui le menaçait d'en bas,
Et la vipère qui sifflait à ses pieds.
Cet homme-là oublia tout, tout,
Dès qu'il eut trouvé, dans ces gouttes de miel,
Le grand et ineffable délice du paradis.

Gautama Bouddha, le flambeau de l'Asie,
Avait vu cette aventure par ses yeux d'esprit
Et il en parla à ses fidèles ainsi :
« Cet homme, frères, c'est chacun de nous.
La vie est pénible, la nature nous est hostile
Et des milliers d'aventures et de périls
Nous environnent de tous côtés
Comme cet homme qui pendait au-dessus du ravin.
Le lion affamé au-dessus de nous, c'est la mort ;
Le dragon en bas, c'est l'oubli perpétuel
Qui menace de dévorer chacun.
Les souris, blanche et noire : le jour et la nuit.
Elles raccourcissent, incessamment, notre âge.
Et cette vipère sous les pieds, frères,
C'est notre propre corps, inconstant,
Faible et malade, qui peut, à chaque instant,
Nous refuser, une fois pour toutes, ses services.
Et ce bouleau auquel il s'agrippa
Espérant se sauver de sa perte,
C'est la mémoire humaine, sincère, mais brève.
Nous n'avons aucune issue de ces misères,
Ni aucun secours. Mais ce qui nous est resté,
C'est ceci qu'aucune puissance,
Ni aucune aventure ne peuvent nous reprendre,
C'est le pur délice de l'amour fraternel,
C'est ce miel prodigieux dont une goutte
Elargit la vie humaine à l'infini,
Elève l'âme au-dessus de toute angoisse,
De tous les soucis à cause des choses passées,
Vers les espaces pleins de lumière et de liberté.

Empressez-vous de saisir ces gouttes, frères !
Car ce n'est que dans ce que notre amour ressent,
Dans ce dont la poitrine est imbue et dont l'âme vit,
Dans le délice d'amour et le désir de fraternité,
Dans l'espoir et les efforts tendant vers les sphères
Supérieures et pures, que réside notre paradis. »

1892

21, 211-213

PARABOLE DE LA BEAUTE

Le sage Aristote enseignait Alexandre
Et lui inscrivit dans l'album ces vers :

« La beauté féminine est une arme plus dangereuse
Que le glaive et le feu, que la flèche et la faux.

« Il n'y a que la sagesse, la science et l'âge avancé
Qui donnent, contre elle, un solide bouclier. »

Le sage Aristote se promenait dans le jardin
Lorsque Aglaé survint et darda ses yeux sur lui.

Cette même Aglaé dont la beauté surnaturelle
Avait réjoui tant d'hommes et même les cieus ;

Cependant, tous, y compris la reine, craignaient
Ses paroles acerbes et son esprit mordant.

Aristote regarda attentivement la jeune fille
Et fit une révérence quand elle passa près de lui.

Et il lui dit : « Aglaé, je t'implore, je te supplie !
Je t'aime plus que toute la sagesse et le soleil.

« Satisfais ma volonté rien que pour un instant !
Exige ce que tu veux et je le ferai pour toi. »

Aglaé sourit : « Cela me fait honneur quand je vois
Que sur moi s'arrête le regard d'un grand sage

« Dont toute la Grèce est fière, qui a englobé
La terre par son intelligence et a approfondi les cieus :

« Je suis à toi. Fais de moi ce que tu veux,
Mais, avant cela, souscris aussitôt à ma seule demande :

« Je veux que tu me portes une demi-heure sur ton dos
Sur des allées sinueuses qui serpentent ce jardin. »

Le sage se renfrogna : le caprice de la fille était drôle.
Mais, pris au piège, il n'avait plus qu'à s'exécuter.

Il ôta sa chlamyde et se mit à marcher à quatre pattes,
Cependant qu'Aglaé lui couvrit les yeux d'un mouchoir
Et, assise sur son dos, l'encourageait avec une verge.

Ainsi ils arrivèrent ensemble à l'endroit du jardin
Où, dans l'ombre des arbres, près de la piscine,

Alexandre, sa mère et toute sa cour étaient assis ;
Le rire, les chants et les sons des lyres y retentissaient.

Alors, Aglaé se mit à crier : « Vas-y, mon ânon, vas-y !
Encore deux minutes ! Une seule minute encore ! »

La fille capricieuse le conduisit au milieu des courtisans
Et, là, elle descendit promptement de son dos

Puis se hâta d'enlever le mouchoir de ses yeux...
Que de ris il y eut, la plume ne pourrait pas les décrire.

Le sage Aristote enseignait Alexandre
Et lui inscrivit dans l'album ces vers :

« La beauté féminine est une arme plus dangereuse
Que le glaive et le feu, que la flèche et la faux.
Ni la sagesse, ni la science, ni l'âge avancé
Ne donnent, contre elle, un solide bouclier.

« Je l'ai éprouvé moi-même. Le cadavre ou l'aveugle,
Seuls, peuvent tenir ferme contre elle. »

1897

3, 101

SEMPER TIRO

(Toujours débutant)

La vie est brève, mais l'art est illimité
Et la tâche créatrice ne peut être épuisée à fond ;
Ce qui s'offrait, du premier coup, à ta vue,
N'était qu'un enivrement, un jouet, une tromperie,
Car, s'étant accru à un volume impossible d'englober,
Ayant absorbé toute ton âme, tous tes rêves,
Et pris toutes tes forces, crie encore : « C'est peu ! »

Devant le fruit de ta propre imagination,
Tu te tiens comme devant une divinité ;
Pour sa gloire, tu mets à sec le sang de tes veines
Et le suc de tes nerfs, et (du) déposes, devant lui,
Ton cerveau, en guise de l'encens et des plats ;
Tu te sens son esclave et son sujet, mais, dans ton cœur,
Quelque chose chuchote : « Non, je serai ton maître. »

Ne crois pas à ces chuchotements ! Cette déesse, la Muse,
Elle est perfide ! Elle te séduit, te leurre, te trompe
Pour extirper hors de toi ton « moi », pour vider ton âme,
Pour faire, de toi, l'outil de ses caprices.
Ne crois pas à ces mots qui flattent ton oreille :
« Tu seras un maître, le seigneur des tons,
Le souverain de millions de cœurs humains. »

Ne t'induis pas en erreur, ô jeune lyre !
Lorsqu'un essaim de chants s'accumule dans ton âme,
Sers fermement et sincèrement la déesse,
Mais ne songe même pas à régner sur elle.
Que ton chant devienne, dans le festin de la vie,
Une myrrhe aromatique, mais toi-même sois modeste
Et sache que le poète est toujours débutant.

c.104-106

LES CONQUISTADORES

A travers le tumultueux océan,
Au milieu des lames d'écume,
Notre flotte avance, lutte
Pour atteindre des bords inconnus.

Les eaux clapotent, les mâts plient...
Voici une rade paisible !
Virez ! Bord à bord !
L'homme de barre, au gouvernail !

Mouillez les ancres ! Débarquez
En empruntant la passerelle !
Chut ! Le jour paraît à peine...
Partout, c'est le désert... Rangez-vous !

La ville endormie somnole encore...
Nous la prendrons en sommeil...
Le premier cri, c'est notre appel au combat,
Puis, on chante la victoire.

Mais, avant de passer à l'assaut,
Mettez partout le feu aux vaisseaux
Que tout le monde sache qu'il n'y a plus
De retour sur l'ancienne route.

La fumée a jailli. La mer clapote...
Comme si le vaisseau gémissait...
Les voiles, comme les ailes en flammes,
Commencent à murmurer.

Les vergues plient en répandant des étincelles
Telles des rivières allumées...
Le cordage craque... Les hauts mâts
Flambent comme des cierges.

Que ce qui est derrière nous soit couvert,
A tout jamais, par la cendre de la vie !
Ou bien la mort, ou la victoire !
Voilà notre cri de guerre !

Le monde appartient aux intrépides.
Au diable la crainte insensée !
Le sang et le travail nous donneront,
Ici, une nouvelle et meilleure patrie !

3, 148-149

Heureux l'homme qui ne se conduit pas d'après
les conseils des méchants (Psaume I).

Heureux l'homme qui va au conseil des injustes
Et y fait entendre sa voix pour la justice,
Qui harcèle, paisiblement, leurs consciences endurcies
Au sein de la tourbe des gens hypocrites.

Heureux l'homme qui, au moment de la décadence,
Quand la plus sensible conscience est assourdie,
Eveille, voire par un cri sauvage, la société
Et révèle la justice et la sincérité comme nouveautés.

Heureux l'homme qui se tient, parmi le tumulte et les cris,
Tel un chêne pendant l'orage et les coups de tonnerre,
Qui ne tend pas la main à l'accord empreint de vilenie
Et préfère s'affaïsser que se courber devant le méchant.

Heureux l'homme qui est, pour cela, insulté,
Maudit et persécuté, à qui on lance des pierres,
Car ceux qui le lapident préparent son triomphe
Et se feront condamner par leur conscience.

Heureux tous qui ne savaient pas suffisamment
Quand il s'agissait de la vérité et de la justice :
Bien que leur souvenir se perde parmi le peuple,
Leur sang ennoblira le sang de l'humanité.

3, 163-182

DU LIVRE DES KAAFS

En songe, je suis entré dans une étrange vallée.
Il y faisait si clair, si doux ; je m'y sentais si léger
Que j'avais l'impression non pas de marcher, mais de voler.

La nature, tout enveloppée de parfums,
Souriait dans la splendeur printanière,
Le chant d'oiseaux invisibles fusait de tous côtés.

Sur le champ en pente, le seigle argenté ondulait,
En haut, la forêt séculaire bruissait et bourdonnait,
En bas, un grandiose mystère se trouvait caché.

C'est d'en bas, d'un pré, que le vent dispensait
Des arômes si délicieux qu'ils faisaient dilater
La poitrine et grandir l'âme dans le corps.

Ces arômes s'exhalaient des fleurs bigarrées
aux formes insolites, qui croissaient partout,
Qui, probablement, n'existent pas en réalité.

Quand je me suis baissé vers ces fleurs ardentes,
J'ai constaté qu'un ramage en provenait
Comme une gamme de tons tendres et doux.

Parmi ces fleurs, de nombreuses jeunes filles
Se promenaient, main dans la main ; elles étaient
Vêtues de blanc, ornées de rubans et de couronnes.

Toutes, elles avaient, en main, un petit panier,
Elles examinaient attentivement chaque fleur,
La caressaient et arrosaient les plates-bandes.

Elles n'arrachaient pas les fleurs chantantes,
Mais cueillaient une feuille de chaque plante
Et la déposaient soigneusement dans le panier.

Ayant vu leur travail, je leur ai demandé :
« Pourquoi arrachez-vous ces feuilles, jeunes filles ?
Est-ce pour un remède ou pour un plat quelconque ?

L'une d'elles répondit : « Nous les cueillons pour une fête,
Mais non pour un remède, ou un plat,
Car chez nous la faim et la maladie sont inconnues.

« Mais celui qui aura porté cette feuille à la bouche,
Qui l'aura mangée et dégusté sa sève,
Sentira son cœur s'agiter par des délices ;

« Chez celui le courage redressera l'âme,
Chez celui la joie illuminera les yeux,
Ses soucis seront morcellés et dispersés.

« Débarrassé de ta tristesse et de ta méfiance,
Au moins pour un instant, tu deviendras comme un enfant,
Tu devras recommencer toute ton existence.

« Tes prochains t'aimeront même si tu es orphelin
Et, heureux de cet amour, tu les aimerais également.
Chez nous, cette planche s'appelle le *kaaf*. »

En s'en allant, deux d'entre elles m'ont demandé :
« Ne serais-tu pas content de goûter ces feuilles
Et de les porter, là, dans le monde de tes semblables ?

« La férocité, le mépris pour les hommes, le dédain
Et le venin, doivent-ils toujours régner chez vous ? »
Je me suis rué à cueillir ces feuilles insolites.

En voici une touffe. Prenez-les et dégustez-les !

O, poète, sache que sur la voie de la vie,
Tu ne trouveras ni les perles de bonheur,
Ni l'abri devant l'orage, l'averse ou le tonnerre.

O, poète, sache que tu dois éprouver tous les tourments
De l'existence, toutes les douleurs et les humilités,
Avant que tu n'arrives à ton but radieux.

O, poète, sache que ton paradis ne fleurit que dans la sphère
Des rêves, des illusions, des erreurs, mais que ton génie,
C'est la vigueur de suggestions, de rapprochements.

Tu possèdes le don prophétique uniquement
Pour montrer aux autres le pays promis,
Sans que tu entres, toi-même, dans ce logis sacré.

Tu n'as reçu un cœur sensible que pour apporter
Un soulagement à quiconque qui ressent un vif chagrin
Et pour lui dire des mots doux capables d'adoucir sa peine.

Mais toi, si tu as de la peine, cache-toi dans la forêt !
Tu n'auras personne ni pour te tendre la main,
Ni pour étancher tes larmes de sang.

Ne pense pas que tu sois né seulement pour le tourment,
Tu auras aussi une part des sublimes délices
Et un garant de félicité grâce à ta vigueur créatrice.

Tout ce que ce bas monde ne te donnera pas,
Tu le trouveras plus net et meilleur dans ton âme :
La vraie justice et un immense pouvoir.

Évite donc tout ce qui est obscur et bon à rien,
Tout l'éclat illusoire, les triomphes éphémères,
Tout ce qui est lâche, égoïste et dépassé.

Veille à ce que ta tête reste couronnée
De candeur, de grâce et d'une telle simplicité
Comme le sont les fleurs des champs.

Va le visage découvert au rassemblement des déguisés,
Sors, muni d'une lanterne du vieux conte,
Au marché du cynisme et des risées :

Là, le corps disparaîtra, l'âme apparaîtra,
La masse obscure des phénomènes deviendra transparente.
Et sois, pour les gens, non pas un juge mais un ami,

Un miroir et une rénovation. *Guarda e passa.* (*)

(*) Regarde et passe.

3, 142-173

Si tu savais quel grand poids peut avoir un mot,
Un seul petit mot, cordial, affectueux !
Quelles profondes plaies du cœur il guérit
Si merveilleusement ; si tu savais cela !
Tu ne passerais pas les dents serrées
A côté de ceux qui sont souffrants et désespérés,
Tu sèmerais les mots de consolation et d'encouragement
Comme la pluie tiède sur les champs et les prés assoiffés ;
Si tu le savais !

Si tu savais quelles plaies profondes sont causées
Par un seul petit mot, sévère, hautain ;
Comment il altère les âmes pures, les souille, les empoisonne
Pour toute la vie ; si tu savais cela !
Tu refoulerais ta colère, comme un chien méchant,
Dans le plus obscur recoin de ton âme,
N'ayant ni de consolation, ni de compassion ardente,
Tu ne blesserais, au moins, personne par ton reproche ;
Si tu le savais !

Si tu savais combien il y a de peine dissimulée
Sous les masques de joie, d'indifférence et d'ignorance,
Combien de visages, joyeux le jour, se lavent
Avec de chaudes larmes contre les oreillers !
Tu aiguiserai, avec de l'amour, ta vue et ton ouïe,
Et tu t'immergerais dans la mer de larmes invisibles,
Tu laverai leur amertume avec ton propre sang
Et tu comprendrais toute l'horreur des misères humaines ;
Si tu le savais !

Si tu le savais ! Mais ce savoir très ancien
Doit être éprouvé et compris par le cœur ; ce qui reste

Obscur pour la raison est clair et évident pour le cœur...
Alors, le monde te paraîtrait sous d'autres aspects.
Ton cœur se perfectionnerait. Inébranlable et serein,
Tu suivrais ta voie en dépit de l'orage et de l'angoisse.
Comme Celui qui marchait sur les eaux pendant la tempête,
Tu dirais aux pleurants, aux affligés, aux pauvres :
« N'ayez pas peur, c'est moi ! »

1906

3, 323

A ZONIA IOUZYTCHYNSKA (*)

Ne garde pas le silence quand, s'enorgueillant,
Le mensonge se propage par des voix multiples ;
Quand, se réjouissant du malheur d'autrui,
La jalousie bourdonne à la manière d'une guêpe
Et la calomnie siffle comme la vipère du buisson,
Ne garde pas le silence !

Parle au moment où ton cœur se révolte
Et aspire, impatientement, à la vérité et au bien.
Parle pour que tes paroles inspirent la peur
A l'insanité et à la vieille indifférence.
Même à l'oreille sourde ou à la montagne muette,
Parle !

Lviv, le 3 février 1916

(*) Note du Traducteur : La photocopie du manuscrit de ces vers nous est parvenue de la fille du poète, M^{me} Hanna Franko-Kluchko, avec la notice suivante :

« Zonia Iouzytchynska était ma compagne d'école et amie. Elle rendait souvent visite à I. Franko quand il était malade et, sur sa demande, presque avant sa mort, il écrivit cet appel en vers à la jeunesse ukrainienne et lui donna entre ses mains. »

TABLE

Chanson populaire	7
Kotliarevsky	8
Le journalier	9
Oh! quand je me lève	12
Casseurs de pierres	13 ✓
Une année de plus s'est écoulée	15
Aux camarades	17 ✓
Ce n'est pas ma faute	18
Vous avez versé des larmes hypocrites	19
Je vais vivre	20
O, terre	21 ✓
Partout la vérité est mutilée	22
Ce ne sont pas les gens	23
Je n'ai pas encore vécu longtemps	24
Village natal	25
Mon amour	28
Réflexion	29
O, printemps	30
N'oublie pas, n'oublie jamais	31
La paix	33
Aigle royal	34
VIVERE MEMENTO !	36
Mémorandum des chardons	38
A Olia	43
Au chanteur	44
Deux déesses me sont apparues en songe	45
Autrefois, dans leurs sonnets	47
Sonnets de la prison	48
Je te salue bosquet	50
Dans la contrée située	51
Une fermette s'élève parmi les prés	54
Voici le château du seigneur	55
Le village est étendu dans la vallée	57
Autrefois, je craignais les gens	58

A. O. Lunatyk	59
Parabole de la vie	61
Parabole de la beauté	65
SEMPER TIRO	67
Les conquistadores	68
Heureux l'homme	70
Du livre des kaafs	71
O, poète	73
Si tu savais	75
A Zonia Iouzytchynska	77

